Obsession(s)

de Soeuf Elbadawi

Création

Théâtre Antoine Vitez à Ivry-sur-Seine les 8, 9, 12, 15 et 16 novembre 2018 à 20h
Théâtre Studio Alfortville du 5 au 8 décembre 2018 à 20h30,
en partenariat avec le Festival Les Théâtrales Charles Dullin,

Tarmac, scène internationale francophone du 3 au 5 avril 2019
9 avril à Uzèrche, Saison culturelle (à confirmer)

Tournée 2019/2020 (en cours de construction)

Une production O Mcezo* / Washko Ink - Comores / BillKiss* - France
Coproduction Théâtre Antoine Vitez, Ivry-sur-scène / Le Tarmac, scène internationale francophone
En partenariat avec le Théâtre-Studio d'Alfortville et Le Festival les Théâtrales Charles Dullin

Avec le soutien en France du Théâtre-Studio d'Alfortville, de La Chartreuse de Villeneuve Lez-Avignon, centre national des écritures du spectacle, de Anis Gras - le Lieu de l'Autre à Arcueil, au Québec du Théâtre de la Pire Espèce à Montréal et de la Commission Internationale du Théâtre Francophone (Exploration),de l'Adami, de la Spedidam , de la Drac Ile-De-France Ministère de la Culture, de la Région Ile-de-France, du Département du Val de Marne,

Contact production /diffusion BillKiss*
Tél. 06 73 09 45 36 / Gwénola Bastide / billkiss@orange.fr

Obsession(s)

de Soeuf Elbadawi

Texte et mise en scène Soeuf Elbadawi
Conception théâtre d'objets et manipulation Francis Monty
en complicité avec la scénographe Julie Vallée-Léger et Chann Delisle pour la fabrication
Avec André *Dédé* Duguet, Leïla Gaudin, Francis Monty, Soeuf Elbadawi, et Mourchid Abdillah, Mohamed Saïd, Chadhouli Mohamed du chœur Soufi Lyaman,
Scénographie Margot Clavières et Julie Vallée Léger
Lumière et régie générale Mathieu Bassahon
Assistanat à la mise en scène Erell Caouren

Une production O Mcezo* / Washko Ink - Comores / BillKiss* - France
Coproduction Théâtre Antoine Vitez, Ivry-sur-scène / Le Tarmac, Scène internationale francophone.
En partenariat avec le Théâtre-Studio d'Alfortville et Le Festival les Théâtrales Charles Dullin

Avec le soutien en France du Théâtre-Studio d'Alfortville, de La Chartreuse de Villeneuve Lez-Avignon, centre national des écritures du spectacle, de Anis Gras - le Lieu de l'Autre à Arcueil, au Québec du Théâtre de la Pire Espèce à Montréal et de la Commission Internationale du Théâtre Francophone (Exploration), de l'Adami, de la Spedidam, de la Drac Ile-de-France Ministère de la Culture, de la Région Ile-de-France, du Département du Val de Marne,

Répétitions : Du 3 septembre au 29 septembre 2018 et du 22 octobre au 7 novembre 2018– Théâtre Antoine Vitez à Ivry-sur Seine. **Exploitation** en partenariat avec le Festival Les Théâtrales Charles Dullin, 5 représentations au Théâtre Antoine Vitez à Ivry-Sur-Seine les 8, 9, 12, 15 et 16 novembre à 20h et 4 représentations au Théâtre Studio Alfortville du 5 au 8 décembre 2018 à 20h30, puis 3 représentations au Tarmac, Théâtre International Francophones du 3 au 5 avril 2019, et une représentation le 09 avril à Uzèrche (à confirmer) – **Tournée 2019/2020** (en cours de construction).

Tel un rituel. Des hommes, de blanc vêtus, invoquent leur Seigneur, un soir de déroute. Saisie, une femme interroge. Dans l'ombre, une voix lui répond : « Ils enterrent leurs morts. C'est tout ce qui leur reste dans un monde, où l'on se gave de pop-corn pour survivre au déluge ».

Un trio soufi contant la détresse d'un archipel, un artiste rendu fou à force de digérer sa destinée dans l'ombre, un manipulateur d'objets conversant avec un poisson réchappé du crétacé, le Coelacanthe, un conteur des Amériques devisant sur la geste passée de ses semblables…

Ce spectacle naît du besoin de questionner la fabrique coloniale, hors des mémoires dites exclusives, avec la volonté de renouer avec une histoire en partage, de s'affranchir d'un récit mutilé et de s'ouvrir à une pluralité des regards à la fois.

Obsession(s) est un objet pluridisciplinaire, qui s'échappe d'une prison à ciel ouvert, les Comores, pour retrouver les chemins du monde, et « pour dire la complexité de nos vis-à-vis, entre Sud et Nord, encore sous tutelle », confie son auteur.

Note d'intention

Ce projet naît du besoin d'interroger la fabrique coloniale, loin des mémoires dites exclusives. Il y a la volonté de retrouver le chemin d'une histoire en partage, de s'affranchir du récit mutilé d'un peuple encore sous tutelle, le mien, et de contribuer à faire tomber quelques certitudes bien établies.

Il y a aussi l'idée de renaître au monde, après des années de confinement. Je dis que la part de l'ombre a besoin de se faire entendre. J'appartiens à cette partie du monde, biffée, rayée, effacée de la carte. Pour beaucoup, la colonisation française a pris fin en 1962, avec le drapeau algérien et les accords d'Evian. Alors que le feuilleton se poursuit dans mon pays et entrave encore nos manières d'exister.

Il nous faut sortir du malentendu et du préjugé. Un autre récit doit pouvoir s'ériger entre les différentes rives concernées par cette histoire. Un récit à situer hors du déni, hors du mépris. Qui passe par la langue, et pas seulement. Par la musique, les corps, l'objet. Des raisons qui me poussent à explorer et à orienter le travail vers une forme pleine, fondée sur un principe de transdisciplinarité entre les arts.

Je fais confiance au plateau, pour faire surgir cette parole en devenir, et j'y convie des outils, permettant de prendre de la distance sur la violence de cet espace colonial, d'où je m'élève pour prendre la parole, afin d'imaginer d'autres mondes possibles.

Chez moi, on parlerait volontiers de *« la chair de l'histoire »*.

Car il y a ce désir d'incarner la vie qui s'éteint, dans nos paysages encore sous tutelle…

Mais les mots ne suffiront pas. Je fais appel par exemple aux traditions soufi de mon pays, auxquels j'ai déjà recouru dans de précédents spectacles, *La fanfare des fous* et *Un dhikri pour nos morts*[1]. La présence de trois initiés soufi, issus du collectif des Nurul'Barakat, avec qui j'ai déjà collaboré, devrait m'aider à traduire cette fameuse part de l'ombre. Ils incarneront le corps de ce pays-mien, où le sacré reste seul à permettre de retisser de l'espérance, désormais.

Je prévois aussi d'interroger d'autres imaginaires, d'autres pratiques. D'où l'invitation faite à un conteur martiniquais, André *Dédé* Duguet. Lui-même appartient à un espace colonial, qui m'oblige à élargir mon champ de vision. Entre la Martinique et les Comores, la tragédie impose d'autres rythmes à nos corps. J'invite également un manipulateur d'objets, Francis Monty, un québécois, dont la mémoire coloniale apporte un souffle de complexité à mes propres interrogations. Nous ne voyons pas le Nord, de la même façon.

La distance est là. Ce récit s'ouvre à une pluralité des regards, qui m'évitent d'avoir à resservir les mêmes concepts de dualité entre le Nord colonisateur et le Sud colonisé. Le choix d'invité la comédienne, danseuse et performeuse française Leïla Gaudin et la volonté de travailler avec une scénographe, Julie Vallée-Léger, tous les deux québécois, dont la réalité immédiate paraît éloignée de la mienne, le souhait d'intégrer un savoir-faire en régie, lumière, vidéo et son, celui de Mathieu Bassahon, qui est français, expriment le désir d'éclater la proposition, pour mieux la situer dans le monde qui est le mien. Un monde qui souhaite échapper au binaire de la relation, loin de la condescendance et de l'amertume, du regard blanc et des reproches noirs, à cet endroit précis où le miroir inversé de l'histoire nous empêche de construire un avenir, dirait Lieve Joris.

J'essaie d'appartenir à un monde pluriel, où tous se disent d'accord pour une décolonisation des esprits, et un décentrement du regard, en acceptant de me rejoindre à cet endroit d'où je parle, là où la fable s'efface pour laisser déborder le réel, toujours en surcharge. Me revient, à l'esprit, cette vieille anecdote. Celle d'un président comorien, feu Ahmed Abdallah, qui disait à la puissance oppressante française, parlant de son peuple : *« nous sommes la viande, vous êtes le couteau ».* Il disait aussi, parlant de l'annexion d'une des quatre îles de l'archipel des Comores, que cela devait finir, un jour. Car *« une vache ne pouvait survivre à quatre pattes ».* Il fallait que le pays recouvre sa quatrième patte, et que la France retrouve une certaine humanité à admettre la restitution de ce que la nature et la culture ont donné aux habitants de l'espace qui m'a vu naître. Un archipel de quatre îles, au lieu de trois, dans la mesure où la quatrième, Mayotte, est encore sous occupation française, d'après le droit international[2].

En fait, j'ai tendance à penser que l'histoire de la prédation entre la France et les Comores ressemble un peu à celle du lapin et du chasseur. Elle prendra véritablement sens et redonnera de l'humanité à tous le jour où les arrières petits-fils du lapin finiront de raconter comment sa viande a engraissé le chasseur et sa famille. Je parle de ce fameux jour, où les arrières petits-enfants du chasseur reconnaitront le crime d'avoir sacrifié la viande de l'autre pour leur propre survie. Il s'agit d'une équation complexe, mais humaine. Et pour l'écrire, il me fallait partager une même envie de contribuer à l'érection d'une mémoire collective, et non exclusive. Ce n'est donc plus mon histoire de petit colonisé que je souhaite interroger sur un plateau, mais celle des hommes avec qui je converse, régulièrement, du Nord au Sud, et vice et versa

Est-ce qu'on y arrivera ?

Je ne saurais le dire. Mais l'envie est bel et bien là. Et peut-être que l'idée même d'un spectacle total, usant de tous les artifices, sans a priori, nous l'autorise. Il faut croire que la mémoire peut se partager autrement que dans la bêtise de nos manquements.

Il est une histoire à écrire. Une histoire qui rassemble. Et nous voulons en être.

---

[1] Le premier évoque la folie d'un pays encore sous tutelle, le second de la tragédie du visa Balladur et de ses milliers de morts. Les deux spectacles ont été soutenus par la fondation du Prince Claus aux Pays-Bas.

[2] 22 résolutions aux Nations Unies condamnent la présence française dans l'archipel depuis 1975.

Interview de Soeuf Elbadawi
par Gwénola Bastide

Obsession(s) **? Pourquoi ce titre ?**

Il y a quatre faits, à l'origine de ce projet. Le premier concerne un auteur comorien, feu Salim Hatubou, qui, à la question d'un journaliste sur son positionnement intellectuel et politique, a répondu que j'étais quelqu'un d'obsédé par la question coloniale, en précisant que tout le monde ne pouvait être comme moi. Le deuxième fait remonte a scandale provoqué par *Le cauchemar du gecko* à Avignon, spectacle mis en scène par Thierry Bedard, d'après un texte de Raharimanana. Certains spectateurs français considéraient qu'il s'intéressait là à un sujet dépassé, à savoir le colonialisme. Par la suite, j'ai une amie artiste, Lotte Van Den Berg, qui, à un moment donné, essayait de comprendre le contexte d'où provenait mon regard sur le monde. Il y a aussi eu cette commande faite par L'Humanité – le journal – pour un numéro sur les 50 ans des indépendances africaines. D'autres envies m'ont poussé à revenir sur cette histoire coloniale, qui, sans cesse, hante ma réflexion sur l'humanité en devenir, sur la relation, le demain, l'espérance…

Vous parlez d'écrire un récit hors de la fabrique coloniale. Nous en sommes sortis du colonialisme, non ?

Le mot lui-même est peut-être un peu fatigué. Il y a une sorte d'épuisement du langage, qui s'est opéré, au fil du temps. Certains parlent bien de décolonisation, aujourd'hui. Mais si les mots sont rendus indignes ou impropres, les faits restent aussi têtus qu'au début, bien que la domination soit devenue plus perverse. Mon monde est encore (et toujours) sous tutelle. Un de nos anciens présidents disait que nous sommes la viande, et la France le couteau. Nous avons toujours les mêmes prédateurs aux trousses. Ils sont en quête de zones d'influence, d'espaces géostratégiques, de richesses fossiles, de minerais rares… Les motivations sont multiples, et le maître est là, tapi dans l'ombre, dans l'attente de s'en prendre à ce qui est à autrui. Il n'a plus de visages, plus de couleurs, plus de cœurs, mais il broie toujours autant sa proie. Comment en sortir, de cette histoire ? Comment en finir ? Que le lapin puisse fabriquer son propre récit à la place de celui du chasseur n'arrange rien, vraisemblablement. La fabrique coloniale continue encore d'opérer dans nos vies. Et je ne parle pas d'hier, d'il y a quarante ans, mais de maintenant ! Mon pays de naissance illustre assez bien le fait. Comme si la seule issue possible dans cette histoire était l'anéantissement de l'un ou de l'autre des protagonistes…

Selon vous, est-ce qu'il manque un récit à l'humanité présente ? Lequel ?

La part de l'ombre. Je dis souvent que la part de l'ombre veut se faire entendre. Et j'appartiens justement à cette part de l'ombre, qui n'arrive pas à se dire.

Les Comores sont le point d'ancrage de votre imaginaire…

Glissant dit que le lieu demeure incontournable dans tout récit. Et je parle depuis cet endroit où s'est forgée mon humanité. Il n'y a rien d'étrange à cela. On est tous de quelque part. La vraie question, à mon avis, c'est ce qu'on a à inventer ensemble. N'y a-t-il pas mieux à faire que de nourrir une haine incommensurable entre nos différents mondes ? Le parfum d'une colonie peut pourrir nos vies. Je crois que j'ai autre chose à faire de la mienne. Passer mon temps à payer les factures de ceux qui sont venus conquérir les miens m'épuise. J'ai besoin de respirer ce monde autrement. Dans le peu de temps qui me reste à vivre…

Quelles difficultés rencontrez-vous dans la construction de ce récit ?

Je crois que la principale difficulté se situe dans le fait de vouloir dresser le récit, non pas de « mon » peuple, mais du monde. Dans ce fait de vouloir questionner l'humanité, sans exclusive. C'est une prétention que l'on ne pardonne pas à certains d'entre nous. Il en est qui pensent encore qu'il s'agit de « mon » histoire, et non de la « nôtre ». Le colonialisme ramène au capitalisme et à ses dérives. En réalité, je ne fais qu'exiger le droit de prendre notre place dignement parmi les autres proies de ce monde. Il y a cette phrase de *La fanfare des fous* – un de mes précédents spectacles – qui dit : *« nous sommes là/ non pour convaincre ni désapprendre/ nous sommes là pour ce droit à l'existence »*. Ce monde nous appartient à nous aussi. Donner place à cette part de l'ombre ne relève pas de la bêtise, mais plutôt de la main tendue, vers plus d'humanité, plus de relation, aussi.

Obsession(s), à l'image de votre précédent spectacle, *Un dhikri pour nos morts*, souhaite intégrer des formes d'invocation du divin au chœur de sa dramaturgie. Est-ce le lieu ?

Je ne voudrais pas m'engager ici dans un faux débat. Je ne vous ferais pas l'offense de rappeler la manière dont l'autel de Dionysos a nourri le théâtre occidental. Je pourrais évoquer la dramaturgie de l'église, telle que reprise au théâtre, en Europe. Ce qui m'importe, c'est de traduire mon imaginaire dans un langage, celui du théâtre, qui me semble plus ouvert. Dans cet imaginaire, il est une grande place faite au sacré. Faut-il me renier sur un plateau pour faire œuvre de spectacle, au sens plein ? Je ne le pense pas, d'autant que le sacré joue cet immense rôle que l'on sait dans les jeux de rôle auxquels sont acculés les peuples encore sous domination. Ce qui importe, dans un monde où l'on fait porter tous les malheurs, comme le dit un fou de chez moi, à Dieu, au point de le rendre bossu, c'est de pouvoir nommer la responsabilité des hommes. Je travaille beaucoup sur l'imaginaire soufi de mon pays, et il y est question du doute, parmi les hommes, et de leurs limites, dans leur volonté de

puissance. Les soufis m'ont appris à laisser Dieu tranquille. Ce qui n'est pas rien, à l'heure des fous furieux qui prétendent parler en son nom.

Vous avez choisi comme visuel la photo d'une machine à pop-corn. Pourquoi ?

C'est une image qui provient d'un quartier populaire de Moroni, ma ville natale. Un quartier considéré comme celui des réprouvés. On l'appelle *Madjadju*, la décharge. Le maïs est une denrée rare chez moi, et peut-être que j'ai été surpris de voir comment le pop corn a pris tant de place dans le paysage, alors que ça ne fait pas partie de notre culture, que ça m'a rappelé la salle de cinéma et ce que la plupart d'entre nous sont devenus, des spectateurs de leur propre réalité. Nous avons de moins en moins prise sur nos vies. Nous nous contenons de les subir, comme au cinéma, en bons spectateurs dociles. Nous sommes devenus des bouffeurs de pop corn, comme en Amérique. Un imaginaire, qui, théoriquement, paraît éloigné du mien. Une métaphore de la défaite, de la désillusion, du renoncement…

Vous faites appel pour la construction de ce nouveau spectacle à Francis Monty, auteur, manipulateur d'objet et québécois…

Obsession(s) interroge une forme de complexité à laquelle son travail risque d'apporter un certain souffle de vie. Je crois qu'il est à même de servir cette parole en construction et de contribuer à la rendre étrangement encore plus humaine. Mais je reconnais qu'au-delà de la volonté de transdisciplinarité qui nourrit habituellement mon univers, il y a quelque chose de l'ordre de l'inconnu qui m'attire dans le théâtre d'objet. Je trouve ça excitant… Et puis notre relation avec Francis n'est pas nourrie de haine coloniale. Le Québec paraît si loin de la conquête française dans mon archipel d'existence… En même temps, il y a tellement de malheurs qui nous rapprochent, entre le vieux monde (l'Afrique) et le nouveau (l'Amérique), les peuples décimés, déracinés, colonisés, acculés. Je crois sincèrement avoir beaucoup à apprendre de cet homme sur ce qui m'occupe ou m'obsède.

Extraits du texte – en cours d'écriture

EXTRAIT I Un soufi

Ce qui tue ce pays à petits feux, c'est cette limite, désormais. Un ailleurs inatteignable, que seule la haine de l'Autre autorise à soustraire la mort du paysage. Loin du champ désempli de nos imaginaires impactés. Arrive le moment, dit Fanon, où les nègres – un mot qui ne dit pas tout - se bouffent entre eux. Et exulte le maître dont plus personne n'entrevoit le vrai visage aux yeux burinés, sauf dans le miroir brisé d'un passé défalqué. Dans cette malédiction qui terrasse l'humanité présente, le poète ne mise plus qu'en son cynisme dévoyé. Dans sa soudaine détestation du semblable, il éructe de rage, croyant surmonter la désillusion du disciple égaré, dans la touffeur d'une zawia, tenue par les apôtres d'une vérité nouvelle, issue de l'hallucination collective. Regard embué à coup de compromissions, le poète joue à la chasse aux esprits fantômes, et son vomi terrasse nos rêves d'outre-monde. Où l'on dit que l'espérance est là, mais que nous manquons de lucidité pour la mettre sous vide aux pieds du mur des sables. Au loin, la mer susurre des mots d'amour sans histoire à conter…

EXTRAIT II Le fou

On parle, on parle, on parle…

On ratiocine, on hurle au scandale, on plie les cheveux en quatre, en trois, jamais en un. Et puis qu'est-ce que j'en sais ? Ces histoires ne se suivent pas en cours de rattrapage. Pas de queue, pas de têtes ! Le compte n'est jamais assez bon pour mariner un discours de chef. Sinon, y a bien longtemps que les fesses du Bon Dieu y seraient passées. Ils disent tous que je suis fou. Mais dites-moi qui c'est qui tient les mots en laisse dans ces îles ? Depuis qu'ils nous ont chicoté le cerveau avec du nerf de bœuf boucané, les poètes s'embrouillent la tête. Ne savent plus qui c'est qu'est le maître des destinées. Alors même que… la vielle chouette est toujours là. Fidèle au poste. Toujours la même… je suis la mère-patrie… la merde-patrie… Je suis la merdre… Je suis… Elle est là ! Chaude comme une souris dans le dépotoir. Vous le sentez peut-être, ce feu qui nous brûle à même la peau. C'est le sien ! Les gros titres d'un crime en série se conjuguent au présent. L'hystérie des défaites à moitié consommée, sous le sable enfiévré d'une plage abandonnée ! L'arrogance d'une charogne indécrottable qui répand la mort sur des barques en fibres de haine ! Comment ça, vous ne comprenez pas ? L'esclave et sa maîtresse, têtes bêches sur des rives noires de sang. Le pire ! C'est qu'ils arrivent tous deux – l'esclave, la maîtresse – à faire croire qu'ils sont victimes du même passé. Et hopopop ! On reprend les mêmes et on recommence… Un matin, nous nous sommes retrouvés, sans y avoir pensé, le nez dans la tambouille des vieux pères au souvenir aveugle. C'est qu'elle sait y faire, la poufiasse. Le père de l'indépendance ! Il y est passé avec toutes ses dents! Le père de la révolution. Au tapis, poignard dans le dos! Le père de la démocratie… Je rigole. Oui ! Je ris jaune, mais je ris. Ils se sont tous épuisés, ces pères du temps qui n'est jamais advenu. A trop vouloir la serrer dans leurs bras défaits… Par dépit, le chinois de Mbibodju parlait, quant à lui, de l'avènement d'une démo crachat. Et woï worowoï ! On sait comment ça a fini pour sa gamberge de vieux maffioso à l'humour triste. Enfermé dans les hauteurs de Be Maho à double tour par la vieille chouette. Dans une cellule de roitelet exotique sous séquestre. Et puis arrêtez de me regarder comme ça ! J'ai rien du cannibale en transe. Je ne mange que des brindilles de rêve en liquide. Et tout ce que je couillonne n'est qu'un effet de style. Répétition de tout ce que vous avez gommé de mon histoire. Je parle, je parle, jusqu'à m'époumoner le désir… dans le noir du silence. Ibuka kasi idukuni. Ce silence dont on ne ressort que les pieds devant, laminé et fracassé, par les hommes de l'ombre de sa majesté, la mère-patrie. Allez, je l'ai dit, je le redis, le mot miracle. CO-LO-NIE ! Mais qui parle encore de colonie ? Parfen… y a kolonia… Colonie ? Ce mot… qui sonne si faux… qui ne rend pas grâce au réel. Mon père disait que même s'il est vrai que les fourmis ont la tête chauve, une colonie ne descend pas droit du ciel. Il lui arrive de débarquer de l'avion, de sortir du ventre d'un bateau. Et il arrive que l'on ne sache pas. Que l'on ne sache plus. Par où ça a commencé, disait-il. Et alors, on parle de magie. La magie blanche d'un film de 17h à Al-Kamar. En gros, on efface tout et on recommence. Mais y a plus d'avion, y a plus d'uniformes blancs. Ya plus de bateau, y a plus de chiens de guerre, plus de putsch, plus de président zigouillés, bientôt plus d'élections truquées, plus de gaz, plus de pétrole. Et y a même plus de ciel…. Y a plus que du bonus sur les cadavres-debout. Du bonus d'esclaves endormis à force de trimer dans le silence. Ben oui ! Ils sont tous morts. Même en restant debout ! Ehhhaaa !!!

Extrait III **Le vieux conteur**

Les assassins d'aube sont les oppresseurs.
Noirs, blancs, jaunes. Peu importe leur couleur…

Ils n'ont qu'un seul but, gagner toujours, et encore plus d'argent, sur la tête des humains. Des humains qui n'arrivent pas à voir les pièges qui leur sont tendus.

Les assassins d'aube ne veulent pas que tu deviennes un « Homme ».

Si tu deviens un « Homme », cela veut dire que tu réfléchis, que tu te poses des questions.

Pourquoi suis-je là ?

Tu chercheras à y voir clair. Ne reculeras pas devant l'autocritique.

Et si tu deviens ainsi, un « Homme », au sens où mon grand-père le disait, tu restes sans valeur, pour l'assassin d'aube.

Car l'assassin d'aube ne t'aime que si tu acceptes d'être une petite mécanique à consommer, consommer et encore consommer.

EXTRAIT IV

L'artiste

Le pop-corn, c'est la marque de fabrique de la survie apprivoisée. Ça vous assure le confort de vivre votre misère en fidèle spectateur, comme au cinéma. Une fois, A chaque coin de rue, une machine à vomir du pop-corn pour les petits pauvres en surcharge. Ça bouffe et ça se tait. Ça regarde ceux qui dirigent en téléphages dociles et apprivoisés. La démocratie du pop-corn. Même les gosses vous remercient d'avoir leur sachet de pop-corn en fin de journée. Ils sont l'égal de tous leurs semblables, qui, en guise de repas, d'en cas, de goûter, ont le maïs entre les dents, qui trompe la faim. C'est drôle d'ailleurs…

Ici, lorsqu'on est prostré, à force de subir le vacarme de Dieu, sous le poids des hommes sans foi, l'on dit qu'on appelle le maïs. Upara trama. Et à force de l'appeler, le maïs, il finit par arriver. Par entrer dans tous les foyers des hommes sans qualité. On mâche son maïs, gras et croustillant, et on compte les jours de déchéance promise. Spectateurs de sa propre vie, de l'effondrement d'une utopie collective, celle qui fit croire, un jour, en un peuple de tous les possibles. Ça grince sous les dents, dans l'attente du clap de fin. Et ça trafunye comme jamais, grain par grain, et ça fond, pour noyer l'amertume des mauvais jours…

Drôle comme on parle, ces jours-ci, de réussite et de prospérité. Jamais on ne parle de ce qui est le plus partagé par la grande fratrie des bouffeurs de pop-corn. La pauvreté et les inégalités. L'impasse est totale sur les douleurs intimes d'une population en totale déshérence… Une société défaite, déstructurée, pan par pan… anéantie par des années de déni et de mensonge organisés.

EXTRAIT V

Dialogue

LE CONTEUR

Deux hommes, deux ombres, sous l'eau, après un crash. Un naufrage…

Le pêcheur, son petit, rendus viande pour poissons. Où l'on retrouve l'histoire du poisson qui a mangé le cadavre de l'homme qui fuyait son ombre. Des tas de gens viennent ainsi mourir en cette mer depuis qu'une puissance – étrange ? - est venue du lointain, pour s'emparer du paysage. Mais attention… Sous les tropiques, les poissons deviennent tous noirs. Et on ne sait plus trop qui est qui, au fond. D'ailleurs, c'est pour ça que l'on parle d'une mer d'encre, par ici. Et que l'on évite, surtout, de poser la question qui fâche, aux poissons, qui sont peut-être des ombres, ayant vécu, jadis, dans le grand monde en surface, rendus poissons depuis, parce qu'ayant eux-mêmes pris trop de place, dans des ventres à poisson. Et ainsi file la légende, qui dit qu'il faut toujours se méfier du poisson qui dort. Car que dirait-il ? Qu'il a vu arriver l'homme, qui fuyait son ombre, ou son cadavre ?

LE CŒLACANTHE

Il est des morts et des morts dans ces eaux. Toujours… se méfier du poisson-qui-ne-dit-pas-son-nom.

LE CONTEUR

Mais toi, tu es qui ?

LE CŒLACANTHE

Un très vieux poisson, à qui on ne la raconte plus. Un vieux poisson que jamais personne n'attrape. Ou en tous cas, très rarement…

LE CONTEUR

Et qui viendrait d'où ?

LE CŒLACANTHE

Du crétacé. Ouais ! 400 millions d'années que je me terre dans l'eau. L'homme, je l'ai vu arriver, de loin, avec ses grands airs. Je me suis éclipsé…

LE CONTEUR

L'homme, c'est sur terre ?

LE CŒLACANTHE

Oui, je sais. J'ai longtemps vécu là-haut. J'avais même un poumon, comme vous. Mais les seuls êtres qui survivent en surface sont des prédateurs sans pitié. Alors J'ai préféré vivre dans la pénombre de ces eaux. Ne pas finir comme eux. De temps à autre, je remonte, à la limite de ces eaux, comme maintenant, mais, aussitôt, je redescends, pour me cacher, dans mes antres. Ils ont beau chercher… Jamais ils ne me trouvent…

LE CONTEUR

Vous avez un nom ? Un petit nom ?

LE CŒLACANTHE

Tête de Coelacanthe ! Ils n'ont rien trouvé de mieux… De temps à autre, eux aussi descendent par ici… à près de 800 mètres. Une fois, ils ont attrapé l'un de mes cousins, ils l'ont remonté au filet, ils l'ont déporté sur des terres inconnues, pour l'exposer à leur monde. Exposition universelle, qu'ils disent. Ils l'ont transpercé d'aiguilles, ensuite, l'ont embaumé. Au nom de la science, la toute puissante… ils veulent savoir ce qu'il y a dans nos têtes. Ils veulent savoir comment nous respirons, ce qu'il y a dans nos consciences, et si nous ne sommes pas le fameux chaînon manquant…

LE CONTEUR

Chaînon manquant ? Entre poissons et vertébrés à quatre pattes ? Les très vieux poissons ont donc leurs petits secrets…

LE CŒLACANTHE

Oh, non ! N'exagérons rien ! Une tête de poisson n'est rien d'autre qu'une tête de poisson. Elle n'est pas là pour dire la mémoire des hommes. Elle est juste là pour gober la nature de ces eaux. Ce qui est pas simple…

LE CONTEUR

Mas ces hommes, ils en disent quoi, de votre histoire ?

LE CŒLACANTHE

Une fois qu'ils ont fini de nous dépecer ? Je ne sais pas, je ne sais plus, je ne veux pas le savoir. Il m'arrive de penser à eux comme à autant de petits poissons déroutés, égarés.

LE CONTEUR

Vous n'avez pas l'air égaré, vous ??

LE CŒLACANTHE

Parce qu'il y a longtemps que je me terre, que je fuis leur présence ! Parce que je les sais capables du pire ! De temps à autre, lorsque je remonte, je les sens, à la surface, en quête de sang frais, en quête de chair tendre. La chair des faibles, de ceux que l'on dépouille, de ceux que l'on soumet. C'est pour ça que je fuis leur présence… J'ai beau être aussi laid, je reste une chair tendre. Ce que l'homme, le prédateur, apprécie toujours…

LE CONTEUR

D'ici, vous voyez leurs voiliers, quand ils passent et repassent… leurs allées et venues, leurs…

LE CŒLACANTHE

D'ici, je vois tout. Même la mort qu'ils charrient dans leurs fond de cale… puisque je vous dis…

LE CONTEUR

Il y a quand même une chose qui m'intrigue. Tu as l'air tranquille dans ces eaux. Et pourtant, tu continues, dis-tu, à remonter les voir…

LE CŒLACANTHE

De temps à autre ! Pour voir le spectacle ! C'est beau, les hommes, qui s'exterminent, entre eux. C'est l'essence même de la tragédie ! Ça vaut bien le détour …

Equipe

Soeuf Elbadawi – Auteur, metteur en scène, comédien

Acteur majeur de la scène artistique aux Comores et hyper actif de l'espace francophone entre les pays de l'Océan Indien, La Réunion la France, La Martinique, le Québec, la Belgique et la Suisse, Soeuf Elbadawi est à la fois auteur, metteur en scène, comédien et chanteur. En 2017 et pour sa prochaine création il est associé au Théâtre Antoine Vitez à Ivry-sur-seine et au Théâtre Studio d'Alfortville en Ile-de France où il a déjà présenté aussi trois formes de son répertoire. Ancien journaliste passé à la scène, il dirige, aujourd'hui, Washko InK. à Moroni, le groupe de musique Mwezi WaQ et la compagnie de théâtre O Mcezo* et est associé à la structure associative de production artistique et culturelle BillKiss* à Paris . Après avoir collaboré des années durant à RFI en région parisienne, il codirige aujourd'hui la rédaction de la revue Africultures en France et le journal citoyen Uropve aux Comores. Il vit entre Paris et Moroni.

Auteur publié en France et aux Comores, son écriture parle de la difficulté de la relation entre les êtres, lorsque viennent s'y mêler fantasmes et fictions collectives. Elle questionne la mémoire et le vécu politique de ses concitoyens et la complexité de la relation Nord/Sud en lien avec l'histoire coloniale en partage. Soeuf Elbadawi conçoit également des installations à caractère pluridisciplinaire, faisant se rencontrer l'image, le son et le spectacle vivant.

Spectacle : théâtre, musique et performance participative

- *Obsessions de lune I Idumbio IV*, texte et mise en espace, France, Nouvelles Zébrures à limoges, Paris aux Metallos, Avignon, Comores, Moroni au Muzdalifa House, Dembeni à Mayotte, 2015-16. Théâtre Saint-Gervais à Genève et Théâtre Studio d'Alfortville, 2017 et 2018 et Mucem à Marseille.
- *Banquet du Shungu*, performance participative, Collège Gaucelm Faidit à Uzerche, avril 2016 et Tropiques Atrium, scène nationale de la Martinique, mars 2017 et Théâtre Antoine Vitez à Ivry en mai 2018.
- *Mwezi WaQ. chants de Lune et d'espérance,* conception et chant . Festival des Francophonies en Limousin 2014-2016
- *Un dhikri pour nos morts*[2] [archive], texte et mise en scène, La Réunion, Comores, France, 2011-2013.
- *Moroni Blues*[3] [archive], texte, mise en scène et jeu, Festival des Francophonies en Limousin, Bellac-Limoges, 2011.
- *Pitsha la manga kalina udowo/ L'image de l'ailleurs ne se vit pas dans le miroir*, mtshindo wa mcezo, Rencontres à l'Echelle/ Bancs Publics, Marseille, France, 2010.
- *La Fanfare des fous*, texte et mise en scène, tournée nationale, Comores, 2009.
- *Gungu la Mcezo, performance participative, Comores 2009*
- *Abdel K.*, sur l'assassinat du citoyen Abdelkader Hamissi, leader de gauche révolutionnaire, à Moroni, mise en scène, à l'université des Comores, 2006.
- *Esprit de transhumance*, adaptation d'un texte de Saïndoune Ben Ali, jeu et mise en scène, programmation au théâtre de l'Opprimé à Paris, 2003-2005.

Collaboration

- *Après la peur,* auteur et comédien pour *"Banalités d'usage/ Un musulman de moins", mise en scène de Armel Roussel, Cie Utopia2, Belgique, Québec, France, 2015.*
- *Agoraphobia*, comédien, texte de Rob de Graaf, mise en scène de Lotte Von Den Berg, Cie OMSK [archive], Pays-Bas, France, Belgique, 2013-2014.
- *Moroni Blues/ une rêverie à quatre* , auteur et acteur, mise en scène Robin Frédéric, tournée océan Indien, 2008-2009.

Francis Monty – Auteur, comédien, concepteur théâtre d'objets et manipulation

Diplômé en écriture dramatique de l'École nationale de théâtre du Canada en 1997, Francis Monty fait de la mise en scène, du clown et du théâtre d'objets, parallèlement à son activité d'écriture. Fondateur et co-directeur artistique du Théâtre de la Pire Espèce depuis 1999, il est notamment le co-créateur du spectacle *Ubu sur la table* , joué plus de 1000 fois à travers le monde. En tant qu'auteur dramatique, il a également signé *Par les temps qui rouillent* (Théâtre La Licorne, 1999), *Traces de cloune* (Théâtre d'Aujourd'hui, 2003), *Léon le nul* (Théâtre Bouches Décousues, 2005, publié aux Éditions Lansman), *Romances et Karaoké* (Théâtre le Clou, 2004, Masque du meilleur texte, 2005), *Ernest T.* (L'Ubus théâtre 2010, finaliste du prix Louise-LaHaye 2011), *Petit bonhomme en papier carbone* (Théâtre de la Pire Espèce, 2012, Cochon dramatique pour le meilleur texte du Gala des Cochons d'or 2014, et publié aux Éditions Leméac) et *Nous sommes mille en équilibre fragile* (Dynamo Théâtre, 2013). Il a aussi collaboré à la création de *Futur intérieur* en 2014 et à d'autres spectacles de La Pire Espèce et a créé en mars 2018 le spectacle l'*Effet Hyde* au Théâtre des Ecuries à Montréal au Canada.

Julie Vallée-Léger – Scénographe – conceptrice d'objets

Elle sort diplômée du programme de scénographie de l'École Nationale de théâtre du Canada en 2002. Elle parfait sa formation, en assistant le scénographe Jean Rabasse au Cirque du Soleil, puis en étant décoratrice sur plusieurs projets de cinéma et de séries télévisées, designer à la télévision de Radio-Canada et designer d'exposition pour GSM Project et les architectes Lupien et Matteau. Elle assiste le scénographe Stéphane Roy sur des projets de music-hall et d'opéra. Elle se consacre maintenant à la scénographie théâtrale et à l'écriture scénique; à la recherche en théâtre d'objets et d'ombres et à la manipulation de matière brute. Elle est ainsi scénographe pour plusieurs compagnies, en particulier le Théâtre de la Pire Espèce, avec qui elle expérimente depuis 2007. Elle créé aussi avec le Théâtre du Party Chinois, L'ACTIVITÉ, Le Crachoir, Théâtre Hors-Taxes, Hôtel-Motel, Théâtre Debout, Mammifères, Projet Mû, Le Clou!, Système Kangourou, Les voyageurs immobiles, le Centre du Théâtre d'Aujourd'hui, Sacré tympan, l'Avant-Pays, Mandoline Hybride, La Manufacture, le Festival du Jamais Lu, le Festival Trans-Amérique, ainsi que pour différents galas et événements artistiques, en particulier au théâtre Aux Écuries à Montréal. Elle enseigne la scénographie à l'École supérieure de théâtre de l'Université du Québec à Montréal. Elle entame une recherche en linogravure et en fabrication d'objets poétiques imprimés.

Margot Clavières – Scénographe

Après des études à l'École Supérieure d'Arts Appliqués Duperré, à Paris, Margot Clavières collabore avec Macha Makeïeff comme assistante à la scénographie. Elle a travaillé pour les spectacles *Les Apaches, Ali Baba*, *Trissotin ou les Femmes savantes* et *La Fuite !* produits par le théâtre de La Criée, pour l'Opéra de Montpellier avec *Chérubin* mis en scène par Juliette Deschamps et réalisé les maquettes du décor de *Karamazov* mis en scène par Jean Bellorini pour le Festival d'Avignon 2016.

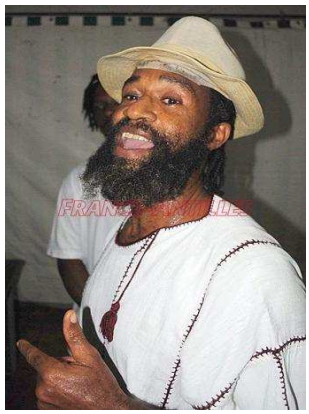
Margot est assistante artistique de Macha Makeïeff pour les spectacles *Odessa* et *Les Âmes Offensées* avec l'ethnologue Philippe Geslin au Quai Branly ainsi que pour les performances *Péché Mignon* à La Fondation Cartier pour l'Art Contemporain et *J'aime les Panoramas* au Mucem.

Margot a aussi recherché les accessoires des spectacles *Les Apaches*, *Ali Baba*, *Odessa*, *Trissotin*, *Les Âmes Offensées*, *Karamazov*, des 40 très courts métrages *Ali Baba Marseille* ainsi que de l'exposition *L'Opéra Comique et ses trésors*, au Centre National du costume de scène.

En parallèle, Margot vient de fonder l'*Atelier Croc* avec Guillaume Cassar, en 2016. Cet atelier propose des créations plastiques et édite des séries de cartes postales.

En 2018, Margot signe les scénographies des spectacles *L'Âme Humaine sous le socialisme*, une proposition de Geoffroy Rondeau d'après Oscar Wilde et *Le Monde dans un instant*, mis en scène par Gaëlle Hermant. Ces deux spectacles ont été joués au théâtre Gérard Philipe de Saint Denis et au théâtre de La Criée.

André « *Dédé* » Duguet – Comédien et conteur



Originaire de Sainte-Marie aux Antilles françaises, haut lieu de la culture « Bèlè », Dédé Duguet dit » *misié lasous* » a travaillé avec de grands maîtres martiniquais comme Eugène Mona, Ti Raoul, Jean Claude Duverger, Sonia Marc « La Sosso »… Il a reçu l'enseignement notamment de l'immense Sotigui Kouyaté. Grand défenseur du « Bèlè » et de la langue créole, il a obtenu le Prix Sonny Rupaire de littérature créole avec Rasen'la (racines) en 1997. Il a créé le concept « banboch résitaj » (conte en 2003), avec Elie Pennont, Jean-claude Duverger et Joèl Sorrente. Il est, avant tout, un amoureux de l'oralité, des histoires extraordinaires, des animaux fabuleux, qu'il promène à travers les festivals du monde (Bénin, Québec, Haïti, Cuba, Côte d'Ivoire…). Outre ses propres créations, il accommode à sa manière les contes traditionnels des Antilles. « Misié Lasous » se promène avec 777 sacs de paroles accrochés à son gosier avec, comme seul compagnon, sa canne que l'on nomme « Tout-Monde ». André « Dédé » Duguet collabore en tant que comédien entre autres avec Elie Pennont, José Exilis, Lydie Bétis, Cyto Cave, Christophe Luthringer, Hassane Kouyaté…

Leïla Gaudin – Comédienne

Leïla Gaudin se forme au théâtre et à la danse à Paris et à New York. En 2009 elle fonde NO MAN'S LAND, compagnie de danse théâtre, qui compte aujourd'hui 4 spectacles et de nombreuses performances au répertoire, ainsi que des spectacles-débats sur des thématiques variées. Son travail s'inspire de lectures sociologiques et d'immersion avec des publics spécifiques. En 2011 elle reçoit la bourse d'écriture de l'Association Beaumarchais-SACD. En 2015 elle participe à Prototype II de la Fondation Royaumont. Elle est également interprète, notamment pour Léa Débarnot (théâtre musical), Maxence Rey (danse contemporaine) et Marie Mortier (théâtre documentaire).
Familière des collaborations avec musiciens et artistes visuels, elle-même à la croisée de la danse, du théâtre et de la sociologie, elle nourrit avec amour sa pratique de l'écriture transdisciplinaire.

Lyamani – Chant et musique Soufi

Ce collectif, dirigé par Mourchid Abdillah fait vivre les liturgies de la confrérie soufi shadhulii, aux Comores, un répertoire unique au monde porteur d'un Islam tolérant et ouvert sur le monde. Un ensemble qui accepte de sortir du strict contexte religieux pour partager la beauté de son répertoire et partager le doute, la sérénité et la force que la foi procure à ses membres. Ses membres ont déjà pris part aux performances et au dernier spectacle de Soeuf Elbadawi (*Un dhikri pour nos morts*). Une formation dont le premier disque de chants soufi sortira en avril 2019, chez Buda Musique à Paris. Trois de ses membres, Mourchid Abdillah, Mohamed Ali Chadouli et Mohamed Saïd sont donc associés à la création et aux représentations du spectacle Obsession (s), un concert sera donné en parallèle à Ivry-sur-Seine à l'Auditorium du conservatoire le 16 novembre 2018.

Matthieu Bassahon – Régisseur général et éclairagiste

Des Arts de la Rue au théâtre contemporain, de la musique au conte, en passant par la danse, il fait d'abord son chemin en tant qu'éclairagiste et régisseur général depuis 1998. Il travaille tour à tour avec la Cie Korbokiri, Xavier Mortimer, la Cie du Courcirkoui, le Cirque Plein d'Air, la Cie Les Indiscrets, la Cie Pirate, la Cie Nosfératu, la Cie de l'Âne à Ailes, Soeuf Elbadawi, la Compagnie O'Navio, le Méthylène théâtre, Le petit théâtre Dakoté . Il alterne au cours de ses expériences les casquettes d'éclairagiste, sonorisateur, constructeur, régisseur général, chauffeur, régisseur vidéo, monteur de chapiteau, marionnettiste, comédien, musicien … Il se forme tout au long de son parcours à de nombreuses facettes du métier, ne voyant pas l'intérêt de cloisonner les disciplines. Il intègre en 2013 la Compagnie Les Involtes où il est à la fois auteur, comédien, marionnettiste , metteur en scène, musicien, régisseur …il y co-écrira et interprètera notamment les spectacles « La petite fabrique des saisons » et « Au tour de Simone » . Adepte de la pluridisciplinarité, il aime à mélanger les cultures et techniques du théâtre, de la musique, du cinéma, du cirque, ainsi que les gens de tous horizons. Il est tout de même nécessaire de souligner que malgré sa pluridisciplinarité il reste encore aujourd'hui incapable de faire une bonne mayonnaise.

Informations pratiques

Les producteurs délégués

En Europe

BillKiss* est une structure d'accompagnement et de production de projets artistiques et culturels, pluridisciplinaires, fondée en 2008 par Gwénola Bastide, ancienne directrice adjointe du Centre Dramatique de l'Océan Indien à la Réunion (de 2003 à 2007), Christiane Botbol, consultante culturelle et ancienne responsable du Fonds de Solidarité Prioritaire Art Mada à Madagascar (2003-2006) et Fanny Bouquerel, consultante culturelle internationale indépendante, qui travaille en Italie à Florence et Palerme et dans les pays méditerranéens. Associative, la structure a jusqu'à aujourd'hui privilégié le soutien à des initiatives contribuant dans leur essence au partage des imaginaires entre l'Europe, L'Afrique et les pays de l'Océan Indien. Elle œuvre dans un souci constant de questionner ce qui lie ces espaces dans le présent, et dans leur histoire passée. Elle produit et diffuse depuis sa création le travail de Soeuf Elbadawi, metteur en scène associé, en Europe et dans le monde, tant au niveau de ses productions théâtrales, musicales, que littéraires ou plastiques. BillKiss est associée au développement et aux activités de Washko Ink, plate-forme de production culturelle, basée à Moroni aux Comores.

BillKiss* a travaillé ces dernières années en partenariat notamment avec le Festival des Francophonies en Limousin, Le Tarmac à Paris, Le Deux-Pièces Cuisine au Blanc-Mesnil, La fondation Laborie, la SN Tropiques Atrium à Fort de France, Les Treize Arches à Brive la Gaillarde, L'Usine Anis Gras à Arcueil, la SC Théâtre Les Bambous, la salle Guy Alphonsine et le Séchoir à la Réunion, Confluences à Paris, Le Théâtre Saint-Gervais à Genève, avec les soutiens d'Arcadi, de l'Institut Français, de la Fondation du Prince Claus, de l'OIF et de la Spedidam…

Actuellement, elle concentre son énergie sur la diffusion de *Mwezi WaQ.* (Musique), d'*Obsessions de Lune – Idumbio IV* (Lecture-performance) et s'occupe du montage et de la diffusion d'*Obsession(s)*, la prochaine création de Soeuf Elbadawi (O Mcezo* Cie – BillKiss*).

Aux Comores

O Mcezo* (se lit « O Mtshezo ») est une compagnie de théâtre, fondée à Moroni en 2008, par Soeuf Elbadawi, auteur, metteur et comédien, à la suite d'un travail dramaturgique mené, quatre années durant, à l'université des Comores. Parmi ses créations : « Abdel K » et « La fanfare des fous » aux Comores, « Moroni Blues » à Limoges, « Un dhikri pour nos morts » entre Moroni, Saint-André et Paris, « Pitsha la manga kalina udowo » à Marseile, « Obsession de lune/ idumbio IV » à Limoges.

Administrativement, elle est représentée par Washko Ink., aux Comores et par BillKiss* en France et à l'international.

Washko Ink. est une plate-forme associative de production culturelle et d'agitation citoyenne, fondée par Soeuf Elbadawi. En son sein, se sont développés des projets comme la compagnie comorienne de théâtre O Mcezo*, le groupe de musique Mwezi WaQ. Co producteur de *La résidence ylang-ylang*, film de la réalisatrice franco-comorienne Hachimiya Ahamada, Washko Ink. a été soutenue par la Fondation Prince Claus et a aussi été à l'origine du Muzdalifa House, lieu d'expérimentation artistique et d'agitation citoyenne, qui, entre 2009 et 2016, a été l'un des rares lieux culturels indépendants de l'archipel. En juillet 2016, le Muzdalifa House est justement devenu un label de promotion pour les actions menées par Washko Ink.

https://muzdalifahouse.com/

Calendrier prévisionnel

Etape 1	Temps de rencontre et de recherche du 22 mai au 17 juin 2017 – Alfortville, Théâtre Studio.
Etape 2	Novembre 2017 Moroni aux Comores – Répétitions du chœur Soufi et rencontres
Etape 3	Du 3 septembre au 29 septembre 2018 – répétitions – Théâtre Antoine Vitez à Ivry
Etape 4	Répétitions – du 22 octobre au 9 novembre 2018 et finalisation de la création –Théâtre Antoine Vitez –Ivry sur seine.
Exploitation	Tournée – automne 2018/ et printemps 2019 – dont minimum 5 représentations au Théâtre Antoine Vitez à Ivry en partenariat avec Les Théâtrales Charles Dullin (8, 9,12, 15 et 16 novembre) , 4 au Théâtre Studio Alfortville du 4 au 8 décembre 2018 et 3 au Tarmac du 3 au 5 avril 19, le 09 avril à Uzèrche (en cours de précisions). Une tournée sera envisagée en 2019/2020.

Contact production /diffusion –BillKiss*-Tel 06 73 09 45 36 / Gwénola Bastide / billkiss@orange.fr